LA SITUATION.

Tout le monde, à la Nouvelle-Orléans, lit avec avidité, chaque matin, les comptes-rendus des séances quotidiennes du Bureau de Santé, les rapports de l'inspecteur sanitaire, ceux de la commission des Experts ainsi que le Bulletin officiel, depuis que nos sanitariens ont pris ces sages mesures. Certaines personnes ont cru, dès l'abord, les critiquer, comme devant exciter, outre mesure, les inquiétudes, affoler la population et, par conséquent, grossir le danger, suivant ce proverbe bien connu : "La peur du mal donne le mal de la peur."

Il n'en est rien, cependant. Contre l'attente générale, cette profusion de rapports qu'on nous sert, tous les soirs et tous les matins, au lieu d'augmenter les anxiétés, a réussi à les apaiser, et l'on pourrait citer par centaines, au milieu de nous, des craintes, qui, terribles les premiers jours, se sont peu à peu apaisées et ont fini par disparaître complètement.

Le fait est que, si l'on consulte toute l'histoire de la fièvre jaune, on ne trouve à aucune époque une situation aussi rassurante que la nôtre. La maladie a même pris un caractère si bénin, si inoffensif, que certaines personnes en sont arrivées à ne pas croire à l'existence réelle du fléau. N'étaient les attestations réitérées des médecins qui sont chargés de soigner ou d'inspecter les patients, ils nieraient nettement et intrépidement.

C'est là un optimisme tout aussi dangereux que les paniques qui, de tout temps et en toute chose, ont causé tant de maux. Ici comme ailleurs, sachons garder, dans nos jugements, la juste mesure et le sang froid nécessaire, et convenons que la situation, pour n'être pas très gaie, n'a absolument rien d'alarmant. La maladie est on ne peut plus bénigne, et il est plus que probable que, jusqu'à la fin, elle n'aura pas assez de vigueur pour revêtir le caractère d'une épidémie.

Nous avons ici les meilleurs sanitariens que l'on puisse désirer. A la science et à la théorie, ils joignent la pratique et la nature de la maladie. Laissons les agir; ils savent ce qu'ils font. Aidons-les dans leurs énergiques efforts pour combattre le fléau, et bientôt nous en serons délivrés. Au fait, il est vaincu, puisqu'il ne fait pas de progrès; Car, on sait qu'en fait d'épidémie, ne pas avancer, c'est reculer. Les mesures à prendre sont excellentes. Nous n'avons qu'à les suivre fidèlement et à vaquer tranquillement à nos affaires comme auparavant. Le danger est passé, en supposant qu'il ait jamais été réel.

La réconciliation de la Pologne et de la Russie.

Nous publions une lettre extrêmement intéressante adressée à un grand journal de Paris, et dans laquelle l'auteur qui a jadis joué un rôle important dans les affaires de son pays, explique l'évolution qui s'est produite récemment en Pologne comme en Russie et, quelque temps auparavant en France —évolution qui doit avoir, selon lui, les plus graves conséquences et produire une véritable révolution dans la politique européenne.

Lucerne, 1er septembre.

Dans votre journal, où, à l'occasion d'une publication récente, on m'a fait le reproche d'avoir été Polonais mal à propos, permettez-moi de l'être à propos tout à fait, en appelant l'attention de vos lecteurs sur les événements dont Varsovie est actuellement le théâtre.

Dans l'accueil qui est fait, sur les bords de la Vistule, au grand Allié de la France, il ne s'agit plus de manifestaions officielles, d'enthousiasmes de commande. L'élan spontané de tout un peuple s'y fait jour; une pensée commune d'espoir et de gratitude, déjà, s'y traduit. C'est, monsieur, le fruit mûrissant d'une politique nouvelle, faite de sage résignation d'un côté, d'humaine sagesse de l'autre. C'est le succès promis au patient effort d'un groupe qui va aujourd'hui en grandissant et où je m'honore d'avoir figuré parmi les ouvriers de la première heure. C'est, en un mot, après l'alliance de la France et de la Russie, proclamée à la face du monde, la «réconciliation de la Pologne» et de la Russie annoncée à l'Europe.

Or, cela a aussi son importance, même ailleurs que sur les bords de la Vistule, et dans le même sens.

Vous n'ignorez pas, en effet, que parmi les matériaux dont le terrible ouvrier aujourd'hui condamné au repos s'est servi pour l'édification de l'Allemagne moderne, la question polonaise a figuré au premier plan. La neutralité bienveillante de la Russie en 1867 et en 1870 n'a-t-elle pas été le prix de cette « convention militare,» dont la Prusse a su inspirer le désir à la Russie au moment de l'insurrection polonaise de 1863?

Depuis, M. de Bismarck a joué, sans se lasser jamais, de l'épouvantail qui l'avait si bien servi alors, dénonçant à tout propos l'«intrigue polonaise», incriminant jusqu'aux séductions féminines de nos belles patriciennes, en des mises en scène où Edmond About semblait collaborer avec Ponson du Terrail. C'est fini de ce jeu maintenant; et c'est fini aussi ou ce sera fini avant peu de tout un ordre de choses, sur lequel a reposé l'ancienne alliance des trois empereurs, le « Dreikeiserbund », dont on rêve encore en Allemagne la restauration.

Car, vous le savez aussi, l'Autriche a pris les devants en faisant sa paix particulière avec ses Polonais à elle, et, d'autre part, elle a réussi à s'entendre directement avec la Russie dans la question d'Orient. Le jour, —et, je l'espère, prochain,—où l«'ordre qui règnera à Varsovie» ne sera plus fait de terreur, mais d'amour, le «Dreikeiserbund» aura vécu à tout jamais.

La réconciliation de la Pologne et de la Russie, c'est, à bref délai, « l'isolement de l'Allemagne», et l'heure rapprochée, en Occident comme en Orient, de cette « justice»,évoquée naguère en un échange de paroles, qui, aux deux extrémités du continent, a fait tressaillir et battre à l'unisson des millions de cœurs.

J'ajouterai que, dans ma conviction, l'influence française n'a pas été entièrement étrangère à l'évolution qui a permis, chez nous, ce rapprochement des esprits, si fécond en conséquences heureuses. Ce qui se passe à Varsovie n'est, dans une certaine mesure, que la suite naturelle de ce qui s'est passé à Pétersbourg.

Et, puisqu'il en est ainsi, n'est-ce pas un surcroît de joie pour la France et comme un soulagement à sa conscience que de penser qu'en allant où son cœur et son intérêt l'appellent, elle ne s'éloignera plus de ses traditions?

Je l'imagine volontiers, et c'est pourquoi, en ces heures solennelles pour l'avenir de mon pays d'origine, ma pensée va, émue et reconnaissante, vers ma patrie d'adoption et me pousse à vous adresser ces lignes.

K. Walizewski.

Une scène émouvante dans un théâtre du Japon.

Il y a eu récemment, à Tokio, au théâtre Shintomiza, une scène de la vie réelle d'un rare pathétique. Le grand acteur Kikougoro jouait, dans le drame le plus populaire du Japon, «les Quarante-Sept Chevaliers », le soir même où son fils Kikonosouké se mourait chez lui, tout près de là. Au milieu de la pièce, on vient lui apprendre que son fils a rendu le dernier soupir. Il quitte la scène un instant, court à sa maison pour contempler encore une fois le visage chéri, puis vient reprendre son rôle pour ne pas interrompre la représentation. Au quatrième acte, le personnage qu'il incarne doit se suicider, et un ami vient prier sur son cadavre. L'acteur qui devait remplir ce pieux devoir, Foukouské, était justement un ami intime du fils de Kikougoro. L'âme navrée d'une douleur véritable, il se penche sur le corps du pauvre père : au lieu de pleurer des larmes d'acteur, il pleure des larmes réelles, comme un frère qui a perdu son frère, et ses gémissements partent du cœur. Jamais on n'assista à une scène plus émouvante. Tous les spectateurs étaient en larmes ou contenaient à grand peine leurs sentiments. N'est-ce pas encore plus étrange que l'histoire de cet auteur grec qui, pour représenter avec plus de passion la douleur d'Œdipe pleurant sur les cendres paternelles, apporta au théâtre l'urne funéraire de sa fille et versa ainsi toute sa douleur dans son art ?

Le régime de la Bastille.

M. Fr. Funck Brentano, publie en ce moment des détails fort piquants sur le régime auquel étaient soumis dans la Bastille, dans cette «prison de luxe», ceux qu'on se représente aujourd'hui comme des martyrs exposés aux plus cruels tourments.

«Le gouverneur touchait, pour l'entretien d'un homme de condition inférieure, 3 livres par jour; pour l'entretien d'un bourgeois, 5 livres; d'un financier, d'un juge, d'un homme de lettres, 10 livres; d'un conseiller au Parlement, 15 livres; d'un maréchal de France, 36 livres. Le cardinal de Rohan y faisait une dépense de 120 fr. par jour. Le prince de Courlande, pendant un séjour de cinq mois à la Bastille, dépensa 22,000 fr. Ces chiffres doivent être doublés et triplés pour donner la valeur qu'ils représenteraient aujourd'hui.»

Il va de soi qu'avec un tel budget les menus des prisonniers étaient variés et somptueux. Voici comment en parle Renneville, qui fut «pensionnaire» de la Bastille au prix de 10 fr. par jour:

« Le porte-clé mit une de mes serviettes sur la table et y plaça mon dîner qui consistait en une soupe aux pois verts, garnie de laitue, bien mitonnée et de bonne mine, avec un quartier de volaille dessus ; dans une assiette, il y avait une tranche de bœuf succulent, avec du jus, et une couronne de persil; dans une autre, un quartier de godiveau bien garni de ris de veau, de crêtes de coq, d'asperges, de champignons, de truffes, et, dans une autre, une langue de mouton en ragout; tout cela fort bien apprêté, et, pour le dessert, un biscuit et deux pommes reinettes. Le porte-clés voulut me verser du vin. C'était de très bon vin de Bourgogne, et le pain était excellent. Je le priai de boire, mais il m'affirma qu'il ne lui était pas permis. Je lui demandai si je payerais ma nourriture ou si j'en étais redevable au roi. Il me dit que je n'avais qu'à demander ce qui naturellement, pourrait me faire plaisir, qu'on tâcherait de me satisfaire, et que Sa Majesté payait tout.»

On serait tenté de croire, après des récits de ce genre, que le séjour de la Bastille était préférable à la liberté. Et, de fait, beaucoup de prisonniers, depuis Mme de Staal jusqu'à Dumouriez, ont attesté que « ce temps qu'ils passèrent à la Bastille compte parmi les plus heureux de leur vie». M. Funck-Brentano nous met cependant en garde contre cette impression:

Au dix-huitième siècle, dit-il, un écrivain a défini la prison d'Etat : « Une Bastille est toute maison solidement bâtie, hermétiquement fermée et diligemment gardée, où toute personne, quels que soient son rang, son âge, son sexe, peut entrer sans savoir pourquoi, rester sans savoir combien, en attendant d'en sortir sans savoir comment.» Telle était l'essence de la Bastille, et ces lignes en contiennent la condamnation, sans appel, pour tout esprit moderne.

Les animaux porteurs d'autres animaux.

L'homme n'est pas seul à employer des animaux, cheval, chameau ou éléphant, doués de plus de rapidité ou d'endurance que lui, pour le transporter d'un point à un autre. Quelques oiseaux se servent également de leurs congénères à cet effet. La chose était déjà connue par diverses observations, et voici un fait nouveau rapporté par une Revue anglaise d'histoire naturelle, et d'où il résulte d'une façon certaine que de petits oiseaux, pourvus d'une médiocre puissance de vol, sont pourtant capables de franchir de grandes distances en prenant pour ainsi dire passage sur le dos d'oiseaux bons voiliers. L'observateur se trouvait en pleine mer, et autour de lui volaient des mouettes nombreuses. Il remarqua que l'une d'elles portait sur son dos un objet de couleur sombre, et reconnut bientôt que cet objet était un oiseau de petite taille. Quand la mouette, dans son vol, se rapprochait de la barque, l'oiseau en question faisait mine de vouloir quitter sa monture ailée, pour voler vers la barque. Il était évidemment épuisé. Enfin, il se décida et prit son vol. Mais il tomba à l'eau ; il réussit à se relever pour retomber encore; il était à bout de forces. Cependant, après plusieurs efforts, il arriva à se poser sur la barque, et se laissa prendre sans difficulté. C'était un étourneau. On l'enferma dans une lanterne, en guise de cage; il s'y endormit aussitôt. Lorsque la barque revint à terre, on lui rendit la liberté. Il était reposé et s'envola à tire d'aile... Cette histoire intéressante le serait bien plus encore sans doute si l'on savait à la suite de quels événements mystérieux l'étourneau avait été induit à prendre une mouette pour monture. Mais on l'ignorera à jamais, aussi bien que l'on doutera toujours si cet étourneau n'était pas un canard.

Un souvenir de la charge de Reichchoffen.

Un des rares survivants de la charge de Reichchoffen, M. Desmazures, vient de mourir à Boran, dans l'Oise.

Grièvement blessé dans la mêlée, il avait failli être victime d'un ennemi d'un autre genre. Voici l'anecdote:

Il s'était évanoui sur le champ de bataille. Lorsque la fraicheur de la nuit vint le ranimer, il distingua un détrousseur de cadavres qui s'apprêtait à lui couper le doigt pour lui voler sa bague. Desmazures, saisissant son pistolet, tira à bout portant sur le misérable, qui fut foudroyé. Puis il s'évanouit à nouveau jusqu'au lendemain, où des infirmiers lui donnèrent des soins.

Le 'beau Christ des Dominicains."

Le peintre James Tissot achève en ce moment, dans la chapelle des Dominicains, faubourg St-Honoré, une œuvre murale, nouvelle, étonnante: c'est un Christ colossal, déjà nommé «le beau Christ des Dominicains».

Colossal, en effet, le Christ; car le visage seul, du menton au sommet de la tête, mesure deux mètres; l'envergure de main en main compte quinze mètres. Le Christ est représenté à mi-corps, les bras étendus dans la double attitude de la prédication et de la bénédiction. Le nimbe très ouvragé qui l'entoure lui donne l'aspect d'une peinture byzantine. La tête est très étudiée, lumineuse, avec les yeux dans l'ombre, la bouche comme entr'ouverte pour la parole. L'inauguration aura lieu, dit-on, au commencement d'octobre.

Echos de Partout.

GRECE.

LES PREDICTIONS D'UN POETE.

Il y a quinze ans environ, un poète grec, M. Synadinos, publiait un volume de vers satiriques intitulé: *Flèches*, qui passa presque inaperçu. Mais voici que ce volume est en train de conquérir une façon de célébrité rétrospective, grâce aux dons prophétiques vraiment surprenants que l'on a découverts chez l'auteur. L'un de ces poèmes, comptant plus de deux cents vers, porte ce titre sensationnel: *les Turcs à Athènes*. Il débute par de violentes invectives contre la corruption politique du gouvernement et contre les modes nouvelles acclimatées à Athènes. M. Synadinos prévoit l'éclosion de toute sorte de maux au sein de la nation parmi lesquels un désir soudain de faire la guerre aux Turcs. Mais, poursuit le poète, un gouvernement corrompu ne saurait être animé d'un esprit militaire fécond. Et un enthousiasme enfantin ne suffit pas pour donner la gloire à une nation. Cependant la guerre éclate. "Mais les beaux jours de la Grèce sont passés. Son peuple est incapable d'une résurrection. Les Turcs avancent et envahissent le pays." M. Synadinos prédit l'entrée des troupes ottomanes à Lamia, les pertes terribles de l'armée grecque, le courage des sergents grecs conduisant au feu les bataillons abandonnés par leurs chefs .Le poète s'adresse alors aux jeunes gens de l'aristocatie. Pourquoi ne sont-ils pas accourus pour repousser l'envahisseur ? Où sont-ils cachés, ces héros des parades athéniennes ? Hélas! on ne voit dans les rangs des combattants que des paysans, des bergers, des ouvriers. Les "aristocrates" sont restés chez eux. Ils craignaient "sur leurs buffleteries blanches les taches noires de la poudre". Un messager arrive de Thèbes. Il annonce la défaite et cite ce détail caractéristique que les bandes militaires turques chantaient, en dérision, les airs guerriers des Grecs, circonstance qui s'est réellement produite au cours de la récente campagne. M. Synadinos termine son poème en exprimant l'espoir que la Grèce tirera profit de la leçon qui vient de lui être infligée et que "le jour de la régénération et du salut se lèvera bientôt sur elle".

BELGIQUE.

L'ARRESTATION DE DAUBENSPECK.

Les journaux belges s'occupent toujours du prétendu complot contre la vie de l'empereur d'Allemagne. L'arrestation de Daubenspeck a eu lieu sur l'indication d'un Allemand. Daubenspeck, qui est âgé de soixante ans, n'est pas le premier venu. Il habite Londres depuis près de vingt ans, et il y possède une fabrique d'encres typographiques et lithographiques. Arrivé à Londres en même temps que John Most, l'ancien membre du Reichstag, il a collaboré activement au journal anarchiste *Freiheit*, dont le directeur Most fut condamné en 1882 à dix-huit mois de travaux forcés pour avoir fait l'apologie du meurtre du tsar Alexandre II.

Lorqu'en 1886 l'administrateur de la *Freiheit*, M. John Neve, fut arrêté à Liège, en Belgique, et livré par ce pays à l'Allemagne, où il fut condamné pour crime de haute trahison à quinze années de travaux forcés (il est mort il y a quelques mois en prison, M. Daubenspeck publia une brochure qui fit une grande sensation à l'époque et dans laquelle il donna les détails les plus circonstanciés sur la façon dont son ami Neve avait été attiré dans un guet-apens à Liège par trois agents secrets de la police politique allemande, Marx Trautner, Joseph Penkert et Théodore Reuss. Cette brochure donna lieu à une violente interpellation à la Chambre des représentants de Belgique, de la part des députés libéraux de Liège, MM. Hanssens et Neujean. Le ministère catholique n'en donna pas moins suite à l'extradition de l'anarchiste Neve.

Depuis plusieurs années, Daubenspeck, qui est un homme instruit et un orateur éloquent, avait cessé de fréquenter les réunions des anarchistes de Londres et se tenait très à l'écart de tout le mouvement révolutionnaire. Il était devenu un "solitaire" un "individuel", comme on dit dans les groupes anarchistes. Il est certain que, quel qu'ait été le but de son voyage en Belgique et en Allemagne, il n'aura mis personne dans la confidence de ses projets. Tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'il a toujours été un des plus ardents défenseurs de son ami Most.

RUSSIE.

LA SECHERESSE.

Une extrême sécheresse afflige en ce moment les provinces de Moscou, Toula, Koursk, Orel, où elle entrave absolument les travaux champêtres et fait courir à ces contrées, déjà éprouvées cette année par la mauvaise récolte, le danger d'une semblable calamité pour l'année prochaine, si l'on n'arrive point, comme cela parait probable, à réensemencer les champs en temps voulu. Dès à présent, du reste, on y manque de fourrage pour la nourriture du bétail, qu'on est obligé de vendre à bas prix, tandis que les prix du blé, de la farine, du foin et de la paille haussent de jour en jour.

ANGLETERRE.

COMMENT SE RECRUTE L'ARMÉE EN ANGLETERRE.

THOMMY ATKINS.

Thommy Atkins — tel est le nom populaire du soldat anglais — entre, certain jour de chômage, dans un bureau de poste, où on lui donne quelques petites brochures suggestives telles que les *Avantages de l'armée*, ou encore la *Vie dans les rangs de l'armée anglaise*. N'ayant rien à faire, il lit ces opuscules. N'ayant rien à manger, il y voit que, s'il s'engage, il aura une nourriture saine, abondante et assurée, avec un shilling par jour et un uniforme coquet, auquel les petites bonnes ne peuvent résister. Toutes les joies à la fois! Il s'enrôle.

Mais il déserte, s'il trouve une occasion favorable : sur 20,000 à 25,000 engagés, on compte bon an mal an, 5,000 déserteurs.

Ce qu'il ne peut supporter surtout, Thommy Atkins, c'est le départ pour les colonies, bien que nous nous représentions les Anglais comme des colonisateurs émérites.

Il y a quelques années, un journal de Londres faisait une description d'embarquement que nous nous reprocherions de ne pas reproduire.

"Lorsque le ministre de la guerre annonce son intention de demander un détachement pour le service extérieur, on tâche de garder la nouvelle aussi secrète que possible. Mais elle finit par être pressentie ou connue. Alors se passent des scènes vraiment stupéfiantes : les sentinelles sont doublées; les patrouilles circulent à travers les rues; cependant, beaucoup d'hommes sautent par dessus les murs, revêtus de costumes civils."

On leur donne la chasse et l'on finit toujours par en reprendre un plus ou moins grand nombre.

Quant à ce qu'ils deviennent aux colonies, les médecins anglais se sont chargés eux mêmes de nous apprendre que la plupart des soldats reviennent en Angleterre pourris par les plus tristes maladies.

Tout cela, c'est le revers de la médaille qui porte la majestueuse empreinte du colosse britannique, un colosse aux pieds d'argile.

En fait, pour réprimer les rébellions des colonies, le gouvernement se trouve obligé d'expédier le premier bataillon des régiments de la garde royale, qui ne doit jamais quitter le territoire de la Grande Bretagne. Aussi cette mesure est-elle sévèrement critiquée par les journaux.

Le Renovateur des Cheveux de Hall rend la chevelure souple, soyeuse, brillante ; il est sans rivaux pour la toilette.

MOTS DE LA FIN.

Guibollard fait depuis deux heures antichambre chez un de nos Ministres, attendant l'audience qu'il a sollicitée.

A la fin, n'y tenant plus, pourpre de colère, il se tourne furieux vers l'huissier:

—C'est trop fort! Me faire ainsi poser, moi, Guibollard ! Ah! je vous jure bien que, si je n'étais pas venu ici, je n'y resterais pas une minute de plus!

—

Un docteur en médecine est épris d'une jeune fille, dont il demande la main.

Mais celle-ci ne répond pas à la passion de son adorateur et déclare qu'elle n'épousera jamais un médecin.

Alors, le pauvre docteur de s'écrier :

—Eh bien ! mademoiselle, pour vous plaire, je changerai de position: je deviendrai... malade !

—

Au collège:

Le professeur.—Un voiturier fait 8 kilomètres à l'heure, un autre en fait 6. Mais ce dernier a un kilomètre d'avance. A quelle distance du point de départ se rencontreront-ils? L'élève, après un instant de réflexion.— Sûrement à la première auberge qui se trouvera sur leur route.

—

Au restaurant.— Au moment d'entamer le potage, un consommateur aperçoit un magnifique cheveu noir qui y surnage. Il appelle le garçon, et tranquillement:

—Remportez ça, dit-il : je n'aime que les blondes!

—

Un médecin pendant sa visite à l'hôpital s'adresse à un malade:

—Quelle est votre profession ?

—Musicien.

Le médecin aux internes de service:

—Enfin, messieurs, je trouve ici l'occasion de vous démontrer ce que je vous ai souvent dit dans mes leçons: c'est que la fatigue et les efforts causés dans l'appareil respiratoire par l'action de souffler dans les instruments de musique était une cause fréquente de l'affection dont cet homme se plaint aujourd'hui.

Puis, au malade :

— De quel instrument jouez-vous?

—De la grosse caisse!

Tableau!...

---

de petits enfants qui pleurent et demandent du pain!

Eh bien, l'autre soir, un inconnu est venu frapper à notre porte.

Il était au couraut de notre indigence.

Les poches pleines d'argent il nous apportait un libellé qui atteignait votre bonheur.

Vendez-moi votre signature, monsieur de Saint-Firmin, a-t-il dit, et vos enfants auront de quoi manger.

Il fut repoussé avec horreur et dégoût.

Ni l'appât du gain ni de brillantes promesses ne pouvaient vaincre les répugnances de mon mari.

Et c'est moi, entendez-vous ? moi seule, monsieur le marquis de Lachesnaye, qui ai copié cet article où l'on vous traînait dans la boue, moi qui ai ensuite forcé mon mari de le signer.

Ah ! que voulez-vous, mon cher monsieur, il le fallait!

Et ce malheureux, si brave dans la lutte pour la vie, était sans force devant les larmes de sa femme et les cris de ses enfants.

Et c'est pour les avoir écoutés qu'il est mort de votre main !

Faustine baissa la tête en étouffant un gémissement de douleur.

— Par pitié, madame, murmura Gaston d'un air suppliant, n'augmentez pas mes remords!

Ils sont terribles, croyez-le, ils dureront aussi longtemps que je vivrai !

La jeune femme darda sur lui un regard indéfinissable. Puis à voix très basse :

—Soupçonnez-vous le nom du véritable auteur de cet article ?

—Non. Et vous-même le savez-vous ? s'écria Gaston dont les yeux étincelaient.

Elle inclina la tête affirmativement.

—Quoi ! Vous le connaisez! s'écria à son tour Mme de Lachesnaye.

—Oui, répliqua Mme de Saint-Firmin, après le meurtre de mon mari je suis allée interroger le directeur de la *Vipère*.

Tout d'abord il n'a pas voulu me répondre, mais devant mon insistance il a bien fallu qu'il avouât.

—Eh bien, ce nom ? s'écrièrent en même temps Gaston et sa mère. Et tous deux la regardaient avec une impatience angoissée.

Alors à voix très lente :

—Octave Rouvière, répliqua Mme de Saint-Eirmin.

—Octave Rouvière ! clama avec un accent de terreur Faustine de Lachesnaye.

Et soudain elle pressa la main contre son cœur comme frappée par un choc douloureux.

Puis elle chancela et s'effondra comme une masse sur le tapis.

—Ma mère ! s'écria Gaston épouvanté en s'élançant vers le corps étendu.

—Simple évanouissement fit la visiteuse, elle ne va pas tarder à reprendre connaissance.

Mais déjà le jeune homme s'était précipité vers le cordon de sonnette et l'agitait avec violence.

—Voilà bien des façons pour une simple défaillance, ricana Mme de Saint-Firmin

Quand nous autres nous nous évanouissons de misère, nul ne vient à notre secours.

Les domestiques cependant étaient accourus dans la chambre.

Bientôt ils transportèrent sur un sofa Mme de Lachesnaye, toujours sans connaissance.

La femme de chambre se mit à lui frictionner vigoureusement les tempes.

De son côté, Lachesnaye lui faisait respirer de l'éther et des sels anglais.

Pendant que d'un œil inquiet il regardait sa mère, une main se posa sur son épaule.

—Monsieur de Lachesnaye, lui murmura Mme de Saint-Firmin, j'ai à vous parler.

Il s'agit de choses importantes, très importantes, ajouta-t-elle d'un ton bizarre.

—Plus tard, madame, plus tard ! Vous voyez bien que je ne puis vous écouter....

—..A l'instant, monsieur ! Il faut que vous m'écoutiez !

J'ai besoin de causer avec vous de l'auteur de cet article, de M. Octave Rouvière.

Cette fois, Gaston de Lachesnaye parut hésiter. Il regarda sa mère, puis, brusquement s'éloignant du sofa :

—Soit, madame, répondit-il brièvement, je veux bien vous écouter. Parlez.

Et il l'emmena dans l'embrasure d'une fenêtre à l'extrémité de la chambre.

Mme de Saint-Firmin, toujours provocante, le regardait avec un sourire mielleux.

—En vérité, monsieur le marquis, quel mal avez-vous donc fait à M. Octave Rouvière ?

Gaston de Lachesnaye eut un soubresaut et regarda la jeune femme avec stupeur.

—Moi ! fit-il ahuri, je ne le connais même pas de vue ce M. Rouvière !

—Ah ! ricana la visiteuse, il vous connaît bien lui, et il vous déteste !

Si vous aviez pu voir quand il me dictait son article comme son œil brillait de haine.

Avec quel accent farouche il scandait ses injures ! Oui, oui, il vous déteste et bien cordialement.

La malade commençait à donner quelques signes de retour à la vie.

Un léger tremblement agitait ses membres, ses lèvres s'entr'ouvraient, un semblant de couleur nuançait son visage.

Mais, pensif et silencieux, Gaston de Lachesnaye n'y faisait même pas attention. Malgré lui, il était légèrement impressionné,

—Quel espèce de personnage est donc votre Octave Rouvière ? demanda-t-il enfin d'une voix hésitante, presque honteuse.

— Mais, monsieur, un assez bel homme, grand et bien fait, très élégant de sa personne, fort recherché en sa toilette.

Oh ! croyez-moi, c'est un conquérant à bonnes fortunes !

Ces mots " conquérant à bonnes fortunes " parurent bouleverser le jeune attaché.

—Que de fois, reprit Mme de Saint-Firmin d'un petit air doucereux, n'a-t on pas vu des femmes d'un certain âge trop écouter parler leur cœur et accueillir avec une trop grande sympathie la....

Elle s'arrêta brusquement, comme effrayée de ce qu'elle allait dire.

— Qu'osez-vous insinuer ! Achevez, je vous prie, ordonna Gaston.

—Je n'insinue rien, monsieur le marquis, je me borne à constater certains faits.

On a voulu vous contraindre à vous battre; on espérait votre mort.

On voulait donc tout simplement se débarrasser de vous. Est-ce clair ?

—Malheureuse ! exclama Gaston en lui montrant la porte. Hors d'ici !

Pour toute réponse, elle se mit à rire, jeta un regard oblique vers Faustine, puis :

—Adieu, mon beau monsieur, dit-elle enfin, adieu. A bon entendeur, salut !

D'un air moqueur, elle tira sa révérence et s'esquiva de la chambre.

Gaston revint chez sa mère. Se penchant sur elle, il la contempla longuement, ardemment.

Enfin, et avec un convulsif soupir, Faustine ouvrit les yeux.

Péniblement elle souleva la tête, esquissa un pâle sourire et murmura :

—Ce n'est rien, une faiblesse passagère, elle n'aura pas de suite, ne t'inquiète pas.

—Laissez-nous, fit Gaston en s'adressant aux domestiques, Madame n'a plus besoin de vous.

Et quand ils furent seuls le jeune homme se rapprocha de Faustine.

—Ma mère, interrogea-t-il d'une voix très dure, pourquoi vous trouver mal à propos de ce nom d'Octave Rouvière ?

Mme de Lachesnaye se redressa, et fixant sur son fils un regard dilaté par l'effroi :

—Pourquoi cette question, malheureux ! pourquoi.... ?

—Parce que je voudrais savoir, ma mère, fit le jeune homme, presque menaçant.

—Savoir quoi, mon fils ? demanda-t-elle avec une sorte d'épouvante.

—Vous devez me comprendre! dit-il sèchement.

Elle le regarda avec effarement. Avait-il deviné le secret de famille ?

—Non, balbutia-t-elle, en vérité, non, je ne te comprends pas !

—Vraiment ! Vous avez pourtant une merveilleuse intelligence !

D'habitude, ma mère, vous savez me deviner à demi-mot.

Elle se leva, marcha vers son fils, et lui saisissant le bras :

—Quel regard !.... De quel ton tu me parles !.... Que se passe-t-il donc en toi ?

Il partit d'un éclat de rire amer et bruyant, puis répondit :

—Il est bien malheureux pour l'*autre*, qu'étant de première force j'ai tué mon adversaire au lieu d'être tué par lui.

Blême et muette de stupeur, Mme de Lachesnaye regardait son fils

Avait-il perdu la raison ? Quelle était cette démence qui s'était si subitement emparée de lui ?

Gaston de Lachesnaye la devina sans doute et s'inclinant avec ironie devant elle :

—Une autre fois, dit-il, sera-t-il peut-être plus heureux, l'autre : *M. Octave Rouvière*.

Et sans écouter les cris désespérés de sa mère, il sortit.

A continuer.

La Salsepareille d'Ayer est fortement concentrée : c'est le remède le plus économique dont on puisse se servir pour purifier le sang.